

Au début du siècle, les femmes luttèrent pour le droit de vote, le droit de divorcer et pour la garde des enfants. Dans les années 60-70, elles se sont battues pour l'indépendance économique et contre l'exploitation sexuelle. Signe des temps, la lutte des nouvelles féministes croise celle des écologistes: elle est globale et verte. La thèse principale des écoféministes est simple: l'exploitation des femmes est indissociable de

Pour réhabiliter cette pauvre Ève, source de tous les maux de l'humanité, et sortir de la prison dorée que lui ont bâtie les religions traditionnelles (catholicisme, islamisme, judaïsme), de plus en plus de femmes, spécialement dans les mouvements écologistes, sentent le besoin de diriger leur spiritualité vers des croyances qui valorisent le féminin. Par un retour du balancier dont l'histoire connaît la recette, c'est ainsi que plusieurs anciennes religions païennes, vénérant la nature sous l'aspect d'une déesse-mère abondante et généreuse,

ÉCOFÉMINISME

LA RELIGION

Un nouveau féminisme porte le flambeau de la cause écologique. Diagnostic: des millénaires de domination patriarcale ont presque épuisé les ressources de la terre. Des États-Unis à l'Australie, un mouvement de néo-paganisme se dessine, où les femmes célèbrent avec mère Nature les rituels archaïques de la féminité.

PAR CLAUDE LEBRUN

celle de la nature et on ne peut améliorer la condition des unes sans panser les blessures de l'autre. Quatre mille ans de patriarcat basé sur la valorisation des principes masculins de pouvoir et de domination ont laissé des marques indélébiles sur notre environnement. En voulant contrôler la terre, nous l'avons appauvrie et polluée. Il est urgent de changer de lunettes et d'investir à nouveau le pouvoir au féminin en redonnant une juste place aux valeurs de non-violence, de coopération et de respect des autres. Mère Nature et ses filles ne s'en porteront que mieux.

Sur cette lancée, plusieurs adeptes du mouvement remettent en question les fondements religieux du système patriarcal qui, par l'intermédiaire de la loi de «Dieu le Père tout-puissant», légitime la domination des femmes et de la nature. «Allez et soumettez la terre», prescrit la Genèse aux hommes de foi. Quant à ce cher saint Thomas, aussi saint soit-il, il affirmait bien haut que «soumise naturellement à l'homme comme à son chef, la femme n'a pas le droit de se soustraire à son autorité». Deux mille ans plus tard, devant la place que prennent les femmes sur le plan social, c'est au pape Pie XII de dire des énormités au nom de Dieu: «L'égalité dans les études, les écoles, les sciences, les sports et les concours fait monter dans le cœur de bien des femmes des sentiments d'orgueil. Prenez garde à ces paroles de serpent, de tentation, de mensonge: ne devenez pas d'autres Ève.»

refont surface. Aux États-Unis, en Australie et en Angleterre, des milliers de groupes néo-païens, qui vont de simples cercles de femmes à des églises complètes, vouent un culte à la déesse-mère, empruntant des formes diverses: Isis ou «celle qui pleure», déesse égyptienne, symbole de la puissance créatrice de la femme; Ishtar ou «celle qui gouverne les hommes», déesse de l'amour et de la mort; Kali ou «la Noire», déesse-mère des hindous; Cerridwen la Celte, déesse d'Irlande, etc.

L'une des figures mythiques les plus populaires est sans doute Gaïa, la Terre-mère, «qui pénètre en nous jour après jour, avec chaque bouchée que nous mangeons» (Paracelse). L'hypothèse de Gaïa, de plus en plus endossée par les milieux scientifiques, pose la terre entière comme un organisme vivant dont les humains sont les yeux et la conscience. À l'instar des religions arguant que le changement véritable vient d'en haut, d'un pouvoir suprême (Dieu le Père tout-puissant, ce fameux «il» sans visage qui nous déresponsabilise face à notre avenir), cette nouvelle spiritualité éminemment écologique soutient que le changement s'effectue par la base, par chacun d'entre nous, qu'il n'y a pas de vérité ultime, juste un tas de petites vérités. Les écoféministes qui adoptent ce néo-paganisme estiment que le fait de sacrifier les gens et la nature transforme inévitablement notre relation avec notre environnement et induit le respect de la vie sous toutes ses formes.

Une des clefs de ce renouveau spirituel est la place qu'on accorde aux rituels qui honorent la nature et le féminin: rassemblement de femmes sous la

pleine lune pour chanter et célébrer certains passages importants de la vie (naissances, anniversaires, mariages, puberté); rituel de la première menstruation pour honorer la fertilité d'une jeune fille, etc. Au contraire des religions ascétiques, tout se fait dans la joie et l'esprit de la fête. Plusieurs écoféministes voient les rituels comme de puissants outils de réappropriation du pouvoir au féminin. S'asseoir dans une grotte à la pleine lune et chanter le pouvoir des femmes, ça a quelque chose

virulentes venant du mouvement des femmes lui-même. Plusieurs militantes craignent que le rapport déesse/nature et, par extension, le rapport femme/nature fasse resurgir l'argument du déterminisme biologique, limitatif pour les femmes sur le plan personnel et politique. En effet, n'est-il pas dangereux qu'une fois identifiées à la Terre-mère, les femmes soient de nouveau reléguées à leur rôle d'éducatrices et

membres de minorités ethniques, des homosexuels, des lesbiennes et plusieurs autres groupes délaissés, voire piétinés par les religions contemporaines. Jusqu'à l'Église catholique elle-même qui renferme en son sein des femmes, dont plusieurs religieuses, qui tentent de la subvertir de l'intérieur en incorporant des imageries féminines à la liturgie.

Tout porte à croire que le phénomène n'est qu'une des manifestations d'une véritable révolution des valeurs qui balaie l'Occident depuis une vingtaine d'années. Les principaux chevaux de bataille des écoféministes croisent les notions de développement durable, de pensée holistique et d'écologie profonde, qui s'infiltrent peu à peu dans le jargon et la conviction populaire. Le mouvement est vivant puisqu'il s'alimente de diverses croyances, de plusieurs points de vues et activités.

Qu'on le veuille ou non, l'état du monde nous pousse inévitablement à remettre en question notre rapport à la nature. La gravité de la situation est telle que le World Watch Institute, chien de garde américain en matière d'environnement, qui produit tous les ans un rapport sur les tendances économiques et environnementales à travers le monde, a sonné le compte à rebours. Nous avons 10 ans pour réparer nos erreurs, faute de quoi nous devrons faire face à une catastrophe écologique irréversible.

Au sentiment de toute puissance vis-à-vis la nature qui a suivi la révolution scientifique du XVII^e siècle succède aujourd'hui un sentiment de culpabilité et d'humilité. Face à la situation, l'écoféminisme nous propose un retour à l'action locale et à la pensée globale. La pierre angulaire du mouvement: lier l'intérieur et l'extérieur, le soi avec les autres, l'ordinaire et le

sacré, la personne et la planète.

Les mythes sont aux sociétés ce que les rêves sont aux individus: les premiers nous parlent de notre inconscient collectif; les seconds de notre inconscient individuel. Cette résurgence du mythe de la déesse-mère, qu'on y adhère ou pas, peut être interprétée comme un profond besoin de transformation sociale. Par la voix des déesses, on nous lance un message sans équivoque: aimez et respectez la vie! Dans le contexte actuel, il y a de quoi succomber à la tentation... □

verte

d'à la fois magique et de très terre à terre, estime-t-on. Ça parle à l'inconscient plus que ne saurait le faire n'importe quelle discussion théorique sur la condition féminine.

Les preuves historiques d'une déesse féminine ordonnatrice de l'univers abondent aujourd'hui. Plusieurs archéologues comme Marijas Gimbutas, auteure de *Language of the Goddess*, soutiennent même que le culte des déesses aurait précédé celui d'un Dieu masculin unique. M^{me} Gimbutas dépeint l'ancêtre de notre «bon Dieu» comme une sorte de guerrier céleste, que des tribus agressives auraient imposé à la pointe de l'épée, il y a 6 000 ans. Mais pourquoi donc la première religion aurait-elle vénéré une femme? «On pense aujourd'hui, et notamment après une étude des tribus dites primitives, que le lien entre l'acte sexuel et la conception n'a pas toujours été perçu et que, par conséquent, la filiation par le père n'existait pas encore», explique Paule Salomon dans *La Femme solaire*. «La femme était considérée comme source de vie et vénérée comme telle. Les premiers cultes religieux semblent avoir pris la forme d'un culte des ancêtres, et la femme fut alors déifiée comme premier ancêtre.» M^{mes} Gimbutas et Salomon dépeignent les sociétés honorant la déesse-mère comme des sociétés égalitaires et sans violence. Vision idyllique qui rejoint l'utopie d'un éden perdu que plusieurs espèrent retrouver. Pas étonnant qu'actuellement, le retour aux mythes des déesses ait un tel succès!

Tous et toutes ne sont pas également entichés de ce néo-paganisme à saveur féministe, les critiques les plus

de nourrices? Ne risque-t-on pas aussi de leur voir imputer la responsabilité de sauver le monde? L'utilisation de mythes dans les organisations ou les stratégies féministes et environnementales est aussi remise en cause. Les mythes font appel à l'intuition et à l'émotion. Ils sont plus sujets à la manipulation que la pensée critique, nécessaire pour effectuer les changements politiques.

Et finalement, ce portrait des déesses et de leurs sociétés matriarcales égalitaires et paisibles n'est-il pas un peu idéalisé? Après tout, les déesses ont un double visage. Elles incarnent à la fois la lumière et les ténèbres. Ainsi, Ishtar envoie les pluies fertilisantes du printemps mais détruit également les récoltes par les orages d'été. Une société où on remplace les valeurs masculines par des valeurs féminines changerait certes le mal de place. Mais saurait-elle l'enrayer?

Qu'importe ce qu'on en pense, force est de constater que cette troisième vague féministe et sa spiritualité néo-païenne a le vent dans les voiles. En Australie, l'écoféminisme a été adopté par plusieurs organisations politiques et environnementales et de nombreuses universités dispensent des cours sur le sujet. Le mouvement néo-païen américain compte pour sa part au-delà de 200 000 adhérents parmi lesquels on retrouve, outre les féministes, des environmentalistes radicaux, des

Plusieurs archéologues soutiennent que le culte des déesses aurait précédé celui d'un Dieu masculin unique.